Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 10 (1877)

Artikel: L'antechrist de M. Renan

Autor: Gindraux, J.

Kapitel: IV

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379225

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

cuments chrétiens. On ne saurait donc conclure de cette élaboration lente et confuse d'abord du type de l'Antechrist à quelque chose de semblable pour le véritable Christ. Puis il n'est pas sûr, et nous insistons là-dessus, que la grande figure de l'Antechrist telle qu'elle se montre dans l'Apocalypse, soit le produit de l'élaboration des masses. Cela est possible, cela est supposé par l'auteur avec un certain degré de vraisemblance, cela n'est pourtant pas certain. Il s'agirait, d'ailleurs, pour pouvoir résoudre cette question assez délicate et qui, quoiqu'on fasse, demeurera toujours un peu en suspens, d'en avoir résolu une autre. Il faudrait être sûr au préalable que la Bête représente bien l'homme du temps, Néron. L'étude de cette question nous conduit à l'examen de l'Apocalypse qui termine le livre. Après une si longue, une si minutieuse analyse des causes qui ont pu produire la légende, M. Renan a le droit de se donner le plaisir d'interpréter cette légende, et de vouloir vérifier par l'harmonie de son contenu les conclusions qu'il a déjà laissé entrevoir sur le caractère du document.

IV

L'Apocalypse s'ouvre par sept lettres, adressées aux anges des sept églises d'Asie-Mineure. Ces anges sont, nous dit-on, leurs anges gardiens. Dans les conceptions juives, surtout dans les conceptions cabbalistiques, chaque pays, chaque être avait son séraphin ; il y avait celui de la Perse, celui de la Grèce, celui du beau temps et celui de la pluie. Les comptes-rendus de l'académie des inscriptions laisseraient même supposer qu'il y eût un génie des contributions indirectes... Nous n'avons rien à relever dans l'interprétation qui nous est offerte des sept lettres, sinon la supposition que « la synagogue de Satan, » dont il est question dans la lettre à l'église de Smyrne, désigne le parti de Paul. Le nom de « Balaamites, » donné plus loin à quelques personnes de Pergame, s'adresserait encore au même parti. Enfin, l'épithète outrageante de « femme Jésabel » clôrait cette série d'insultes en s'appliquant à l'élément féminin

du même parti. Nous n'avons pas à observer que le laconisme de ces épithètes suffit à rendre l'interprétation qu'on en donne purement arbitraire, et même fausse, s'il est vrai que l'auteur de l'Apocalypse ait eu un caractère plein de charité vis-à-vis de ses collègues. Ce n'était pas la peine de se séparer avec éclat de l'école de Baur, si nous devions voir reparaître ses plus fâcheuses interprétations.

Nous passons sur la description de la cour céleste où nous introduit saint Jean, pour arriver plus vite au drame lui-même de cette histoire. Le premier acte de ce drame est rempli par la peinture symbolique des fléaux qui désolent l'empire romain. Chacun des sceaux laisse échapper quelque cavalier précurseur du jugement dernier, le sixième met le comble à l'attente, en réunissant toutes les épouvantes; le ciel devient noir, les montagnes sont jetées hors de leur place, le jugement que tout annonce va s'accomplir. Déjà l'Israël spirituel a été marqué pour être sauvé... Mais la catastrophe n'arrive pas. Dieu retient son souffle, et le septième sceau, qui semblait devoir contenir le déluge de sa colère, est consacré à une reprise du thème des six sceaux, à une nouvelle annonce du jour terrible. Ce sont les sept trompettes qui rappellent également les phénomènes naturels arrivés vers l'an 68. De même qu'après le sixième sceau, le voyant a vu marquer les élus au front, après la sixième trompette, il reçoit l'ordre de mesurer le temple et le parvis, tandis que Jérusalem sera livrée aux gentils pour trois ans et demi. Avec M. Reuss, M. Renan voit dans cette domination des gentils une allusion au siége; le judaïsme de l'auteur paraîtrait dans les espérances qu'il émet à l'égard du temple qu'il suppose devoir être conservé, et qui n'a pas encore été détruit par les Romains, au moment où il écrit. Ne serait-il pas plus conforme au langage symbolique de ce livre de considérer le temple comme une image nouvelle de ce peuple de Dieu, qui a déjà été figuré sous l'image de l'Israël spirituel; d'envisager la cité foulée par les gentils comme une représentation de ce parti juif qui a apostasié en crucifiant Jésus-Christ? Enfin, la septième trompette se fait entendre. Elle nous introduit dans l'avenir, sans abandonner toutefois la récapitulation des fléaux

qui annoncent le jugement. On s'étonnera sans doute de voir le présent et même le passé jouer un si grand rôle dans un écrit qui passe pour prophétique. Qui dit prophétie, ne dit-il pas par cela même prédiction? Sans doute, mais la prophétie n'est pas composée uniquement de prédictions, elle peut fort bien aussi renfermer en même temps des récapitulations ou des allusions au présent. Tout cela est plein d'instructions, même pour nous. Après tout, l'histoire connue est le meilleur garant de l'avenir, qui prolongera les lignes du passé. Esaïe, comme Daniel, ne s'est-il pas bien souvent occupé des monarchies antiques? Ajoutez que, lorsque les prophètes s'occupent de l'avenir, c'est pour annoncer ses grandes espérances et ses grandes tristesses, plutôt encore que pour deviner des événements particuliers et en détail. Le système d'interprétation qui fait commencer l'annonce de l'avenir à la septième trompette se justifie d'ailleurs par le sens qu'il sait trouver au mystérieux rébus de la Bête. Après cela, il ne faut pas non plus vouloir trouver partout des allusions aux événements contemporains de l'apôtre. Quand M. Renan explique le beau symbole de la femme qui a le diadême de douze étoiles sur la tête, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, quand il voit dans son histoire un épisode de la fuite de l'église à Pella, l'indication même du gué qu'elle trouva dans le Jourdain, il reprend au rebours le système traditionnel pour qui chaque fait impliquait un détail de l'avenir. Seulement ce qui était une allusion à l'avenir est pour M. Renan l'écho d'un fait particulier contemporain. Nous goûtons aussi peu la première méthode que la seconde, et la seconde que la première. Que dire, par exemple, de l'interprétation d'Auberlen qui a vu dans les flots vomis par le dragon, après la femme, non pas un obstacle mis par le Jourdain à la fuite de l'église, mais l'invasion des Barbares; pour qui le soleil, qui brille sur la tête de la femme, est le signe de la puissance divine, tandis que la lune qui figure aussi sur sa tête, astre d'un éclat emprunté, représenterait plutôt la puissance mondaine? Cet exemple nous suggère quelques réflexions. La réserve qu'il convient d'apporter dans l'étude des petits détails de la parabole n'est-elle pas de mise, lorsqu'on ouvre les sym-

boles de détail de l'Apocalypse, qui bien souvent concourent à fortifier une idée générale, sans devoir y ajouter une nuance particulière? N'avons-nous pas ici dès lors une nouvelle figure toute générale de la protection que de mille manières Dieu exerçait sur l'Israël spirituel? Enfin, nous revenons là-dessus, ces grandes lignes elles-mêmes, pour s'appliquer d'abord à des événements prochains ou contemporains, ne sont-elles pas l'image de la lutte que dans tous les temps les enfants de Dieu soutiennent contre le mal? Ne devons-nous pas par analogie, mais par analogie seulement, y chercher une application nous velle dans le présent, comme nous découvrons dans les similitudes des vignerons ou de l'enfant prodigue, qui mettent avant tout en relief les dispositions des juifs et des païens vis-à-vis de l'Evangile, des applications pour toutes les époques?

Le symbole qui a donné lieu au plus grand nombre de controverses est certainement celui du dragon rouge aux sept têtes et aux dix cornes, dont la queue colossale balaie après elle les étoiles du ciel. C'est Satan, nous dit M. Renan, mais sous les traits de la plus puissante de ses incarnations, de la puissance romaine. Le rouge, c'est la pourpre impériale, peut-être aussi le sang des martyrs. Le savant historien n'a pas eu a découvrir les autres rapprochements qu'il signale entre cette hideuse figure et l'empire. Ils ont été mis en lumière il y a quelque quarante ans, par quatre savants qui se trouvaient entrer, sans s'être concertés, dans la même voie : Frizsche, Benari, Hitzig, Reuss. Retraçons les principaux traits de ce système qui a inspiré M. Renan, sans nous perdre dans ses innombrables variantes.

En premier lieu l'auteur de l'Apocalypse nous fournit lui-même les plus précieuses indications sur la patrie du monstre qui incarne le mal, lorsqu'il nous dit que la prostituée mystique assise sur le dragon est Babylone ; bien plus, que les sept têtes de l'hydre représentent sept collines. Ne faut-il pas reconnaître ici Rome aux sept collines, l'impure cité où les abominations païennes s'étaient donné rendez-vous, véritable Babylone du temps où écrivait Jean? Sur ce premier point aucun doute. Nous sommes évidemment transportés à Rome.

L'auteur de l'Apocalypse nous dit aussi que les sept têtes sont sept rois, cinq sont déjà tombés, le sixième demeure, le septième ne doit régner qu'un peu de temps et n'est pas encore venu, enfin il y en aura un huitième qui sera la véritable incarnation de la bête, mais se trouvera être en même temps un des rois précédents, ce qui fait que nous pouvons nous borner à n'en compter que sept. Sur chacune de ces têtes enfin l'auteur a lu un nom de blasphème. Suivons ces indications et voyons si elles tournent également nos regards vers Rome. Ces têtes qu'on dit être autant de rois désigneraient, dans l'interprétation que nous suivons, des empereurs. Jean à ce point de vue aurait écrit après le cinquième, puisqu'il déclare que le roi existe encore. Mais quel est ce cinquième empereur? Les empereurs romains se succèdent dans l'ordre suivant : Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Néron. Néron serait donc le cinquième, et Galba le sixième, celui sous lequel écrit Jean. Le septième, Othon, allait venir, et en ce temps agité l'on pouvait prédire qu'il ne régnerait qu'un peu de temps : or c'est là, on s'en souvient, le caractère donné à la septième tête. Enfin le huitième empereur, qui devait être l'un des sept précédents, la tête blessée d'un coup d'épée mais guérie, serait Néron dont tout l'Orient attendait le retour. Toutes ces indications données par Jean s'accordent donc assez bien jusqu'ici avec la supposition que le monstre représente l'empire de Rome. D'un autre côté le nom de blasphème écrit sur chacune des têtes correspond au titre de Sébaste, d'Auguste ou de Divus que prenaient ces empereurs, et à leur prétention de faire adorer leur statue, à l'apothéose qui suivait leur mort. Leurs monnaies estampillées seraient ce signe de la bête sans lequel on ne peut acheter ni vendre. Enfin les dix cornes figuraient les dix proconsuls romains, personnifiant la puissance de l'empire dans les provinces.

Un dernier indice semble confirmer cette hypothèse. L'auteur de l'Apocalypse, pour aider à lever le voile qui cache la figure de l'Antechrist, nous dit que son chiffre est de 666. Or, en écrivant en hébreu le nom de Néron-César : נרונקסר, on obtient exactement 666. נ = 50 ; ר = 200 ; ו = 6 ; ן = 50 ; ק = 100 ; ס = 60 ; ר = 200, total 666. Ce qui vient encore à

l'appui de cette hypothèse, c'est qu'en écrivant *Nero*, forme latine, on trouve 616, chiffre qui est en harmonie avec la variante de certains manuscrits occidentaux qui indiquent 616 comme le nombre de la Bête. Il est d'ailleurs hors de doute que l'ancienne église a appliqué à Néron le nom d'Antechrist, cela résulte des passages de Lactance, Jérôme, Commodien. Un signe curieux en outre à l'appui de cette thèse est qu'en arménien le nom d'Antechrist est *Neren*, où l'on peut reconnaître aisément une contraction de Néron.

Nous avons emprunté ce dernier détail à M. Réville. Si maintenant vous rapprochez de l'ingénieuse concordance qui se trouve régner entre tous ces symboles, quand on les interprète ainsi que nous avons fait, l'impression produitepar les persécutions dont l'empire avait donné le signal, par les fléaux qui le désolaient comme un châtiment, par le siége de Jérusalem, vous sentirez peut-être ce que ce système a de plausible. Le livre lui-même, s'il a cette acception, cesse de demeurer une pierre de scandale au milieu du canon des Ecritures. L'on conçoit qu'il ait rempli sa mission d'avertissement et de consolation au milieu des générations auxquelles il était destiné et qui avaient plus facilement que nous le mot de cette énigme. Il a pu être couvert d'obscurités pendant les siècles suivants, sans que le mystère postérieur eût nui en rien à son but qui était rempli. Les voiles dont l'auteur recouvre sa pensée s'expliquent par la nécessité de ne pas irriter davantage les persécuteurs. Mais ils n'ont pas nécessairement caché à la génération menacée les souffrances qui allaient revivre avec l'esprit de Néron en même temps que le triomphe final.

Nous connaissons les objections élevées contre ce système. On lui a reproché entre autres de dénaturer l'orthographe ordinaire du nom de César. Une inscription nabatéenne, recueillie par M. de Voguë, renferme dans le nom de César une lettre de plus que n'en comptent les partisans de l'interprétation moderne, un י après le ק. Or ce י qui a une valeur numérique porterait le chiffre de la Bête à 676. M. Renan, qui a cité cette inscription a répondu à l'argument qu'on en pourrait tirer contre lui, en montrant que le *iod* est retranché dans des in-

scriptions postérieures, ou en citant l'exemple de dérivés dans lesquels cette lettre disparaît. Il reste d'ailleurs toujours la ressource de lire dans ce rébus sacré, avec Irénée, *Lateinos*. En ce cas la réalité représentée par les têtes serait toujours la succession des empereurs, et la Bête désignerait toujours la puissance romaine. On nous objecte tout d'abord, il est vrai, que si la huitième tête, la tête blessée à mort et guérie, doit représenter le retour de Néron, Jean aura été nécessairement un faux prophète! Néron en effet n'est pas revenu. On déclare de plus que cette interprétation est en flagrant désaccord avec les indications données sur l'Antechrist dans la première épître dû même auteur et dans la deuxième lettre aux Thessaloniciens. Au chapitre second de cette épître, saint Paul parlant de l'homme de péché s'écrie : « Vous savez ce qui le retient présentement ; » on en conclut que ce pouvoir qui l'arrête est celui de Rome, que Rome par conséquent est en inimitié avec l'Antechrist et non pas sa figure même. Mais l'interprétation de ces mots n'est pas elle-même certaine. Ils peuvent très bien désigner cette volonté de Dieu, sans laquelle rien n'arrive, et qui a fixé son heure à la liberté du mal ; d'ailleurs en nous disant que l'homme du péché s'assied dans le temple même de Dieu, saint Paul semble parler de l'empereur qui recevait le titre de divin. Ensuite le nom d'Antechrist peut très bien avoir été un nom générique pour les apôtres ; rien ne s'opposerait en ce cas à ce qu'il fût donné à l'un par Paul et à l'autre par Jean. Saint Jean dans les passages cités : 1re épître II, 18-22 ; IV, 3, nous dit qu'il y a plusieurs Antechrists. Qu'est-ce à dire ? Sinon que l'Antechrist est ce qu'il y a de plus fluide, un principe qui se personnifie tour à tour et peut recevoir plusieurs visages. Nous ne voyons pas ce qui en ces mots pourrait empêcher plus tard l'apôtre d'appliquer le nom d'Antechrist à Néron. Quant à l'erreur où serait tombé Jean en partageant l'illusion de tout son temps qui attendait le retour de Néron, nous ne voyons pas qu'il soit nécessaire de la lui prêter. Nous répugnons à dire avec M. Sabatier, qui se rattache à l'interprétation historique, que l'apôtre s'est trompé. Pourquoi, s'il est avéré que l'Antechrist est pour

Jean un esprit, l'esprit mauvais, ne pas considérer ce retour mystérieusement annoncé comme une recrudescence de l'esprit qui avait animé Néron, qui s'est incarné en lui et fait de lui la véritable et entière représentation de la Bête ? N'est-ce pas en un sens spirituel que l'Apocalype prophétise le retour des deux témoins, de Moïse et d'Elie ? Les anciens prophètes ne lui avaient-ils pas donné l'exemple ? Nous nous rangeons à l'opinion de M. de Pressensé, quand il pense que le nom de Néron joue dans la peinture prophétique de l'Apocalypse le même rôle que celui de David ou de Cyrus dans les prophètes. C'est donc en le dépouillant de ce qu'il renferme d'un peu libre pour la personne de Jean et ses prévisions que nous admettons le système historico-moderne. Nous aurions même bien des réserves à émettre sur certains détails de l'exposition que M. Renan a faite de ce système. Ainsi le savant historien compte Jules-César parmi les empereurs, ce qui porterait Néron au sixième rang au lieu de le laisser au cinquième, ainsi que le veut la date fixée par M. Renan à la composition de l'Apocalypse, et l'esprit général dans lequel il explique le hideux symbole.

Maintenant qu'est le faux prophète qui accompagne la Bête, et est appelé lui-même une seconde bête ? Il est difficile de le dire. On a pensé à Simon le Magicien ; l'école de Tubingue, comme de raison, y a vu saint Paul. Rendons cette justice à M. Renan qu'il n'a pas suivi cette école en ce passage ; il nous dit simplement qu'il y a là quelque personnalité inconnue. Quant à nous, fidèles à la méthode qui voit dans ces incarnations des tendances aussi bien que des individualités historiques, nous verrions peut-être dans cette figure, soit l'expression de la philosophie sceptique qui allait apporter au paganisme le secours de ses sarcasmes, et qui régnait déjà dans les classes cultivées ; soit cette philosophie platonicienne et gnostique qui devait essayer de remplacer l'évangile ; soit le travail haineux que les prêtres allaient chercher à accomplir au sein des masses lorsqu'ils se verraient menacés. Souvenons-nous que tous les systèmes, qui ne se piquent pas de mettre partout des noms propres, éprouvent une certaine difficulté à caractériser la se-

conde bête, dont la figure est d'ailleurs laissée par Jean lui-même dans un certain vague et n'a pas autant de traits indicateurs que la première. M. Godet qui voit dans les têtes de la Bête la succession des grandes monarchies antichrétiennes du passé et de l'avenir, pour qui l'Antechrist doit sortir du peuple qui a donné au monde le Christ, n'a pas précisé non plus le rôle du prophète. Il se borne à dire que le Salomon de l'impiété trouvera infailliblement près de lui quelque grand prêtre disposé à le servir.

Une fois au clair sur cette sombre pensée de l'énergie que Rome doit déployer au service du mal, dans l'avenir comme dans le passé, puisque l'esprit de Néron doit ressusciter, la fin de l'Apocalypse se déroule aisément. Après quelques épisodes propres à rassurer de nouveau les fidèles, une cérémonie céleste analogue à celle qui a précédé l'ouverture des sceaux annonce les coupes de la colère divine. Ces coupes sont de nouveaux préludes du jugement dernier, une reprise de la grande annonce prophétique qui remplit ce livre. Après la septième coupe nous touchons au dénouement tant de fois attendu, au jugement de Dieu. Il commence par la grande coupable, la ville de Rome. Elle est pillée par les rois armés contre elle ; ils se sont ligués avec les dix proconsuls révoltés et amènent sa ruine. Puis la Bête elle-même, la puissance romaine désormais représentée par les dix proconsuls, les hommes qui aidaient à faire et à défaire les empereurs, la Bête est détruite. Le Messie l'anéantit du souffle de sa bouche. Il apparaît monté sur un cheval blanc, il ressuscite ses élus qui régneront sur la terre pendant mille ans. Un paradis s'établit pour tout ce temps au centre du monde, il a une ville sainte, Jérusalem. Enfin, une nouvelle révolte de la puissance du mal rassemblera Gog et Magog, les personnifications des nations scytiques ou barbares contre Jérusalem, mais Satan sera de nouveau vaincu, cette fois à toujours. La résurrection générale, le jugement dernier, le renouvellement des cieux et de la terre, la description de la nouvelle Jérusalem sont les magnifiques tableaux sur lesquels ferme le livre.

Quelque jugement qu'on porte sur le fond de l'Apocalypse,

elle reste en tout cas unique à nos yeux pour la forme, la richesse luxueuse des ornements, leur abondance, et le rhythme à la fois savant et simple qui a présidé à leur distribution. Cette forme a pu, ainsi que l'en accuse M. Renan, pousser l'art chrétien vers la recherche des décorations riches, elle n'en est pas moins admirable en son genre. On l'a comparée à la cathédrale gothique. Les deux œuvres ont le même symbolisme raffiné, la même forêt de figures et de colonnes, la même unité de plan. L'avertissement et l'encouragement alternent en effet dans les sept lettres adressées aux églises ; ils alternent dans le corps du livre ; après les sceaux comme après les trompettes, il y a des pauses qui montrent le triomphe des enfants de Dieu. La prophétie particulière ou la prédiction directe de l'avenir court autour des sept coupes, elle les précède immédiatement pour annoncer l'Antechrist, elle les suit pour annoncer le jugement de cet adversaire. Les coupes sont elles-mêmes au milieu de la prophétie comme un écho du roulement de tonnerre qui a ouvert l'ouvrage avec les sceaux et les trompettes. Un grand art a donc présidé au plan, à l'unité et à la variété de cette œuvre qui nous rappelle ces pièces de musique où la mélodie reprise et laissée reparaît jusqu'à la fin, ou ces poésies dont le refrain revient tantôt au milieu de la strophe, tantôt à son terme. Le nombre sept est comme le mètre de cet étrange poëme, mais il alterne lui-même avec son diviseur trois et demi. Nous avons ici mieux qu'un joujou d'or roide, ainsi que l'appelle M. Renan. Ce livre a dans son plan la flexibilité, le gracieux caprice ; celui-ci se marque en particulier par la disposition que nous avons assignée à la prophétie autour des coupes. Ce n'est pas non plus une œuvre ainsi que le lui reproche M. Renan, qui fasse seulement appel à la nature inorganique et minérale pour son ornementation ; par exemple les cavaliers qui courent en frise autour d'elle sont bien vivants et leur sublime départ vers un monde qu'ils vont broyer de leur sabot a hanté souvent les rêves des poëtes et des peintres. Certes la statuaire qui prend pour objet la figure humaine est un art plus noble. Nous sommes loin ici de la Grèce sculptant la figure humaine et représentant Jupiter Olympien avec un visage

d'homme. Mais la Bible aussi a eu sa statuaire, c'est le récit des synoptiques qui nous a montré Jésus de Nazareth sous le pur soleil de Galilée, et je ne sache pas que Phidias, opposé par M. Renan à saint Jean, ait jamais créé une figure aussi belle et aussi vraie. L'évangile selon saint Jean est lui-même une sculpture plus inspirée que celle des synoptiques, tout en restant humaine. La vision smaragdine du voyant de Patmos nous présente une autre face de l'art éternel, la face architecturale ; or c'est celle qu'a préférée l'antique Orient avec ses palais immenses, leurs trésors de pierres précieuses et les chimères qui en gardent la porte. Semblable à ces cathédrales placées en face des monuments de la renaissance, et qui servent en certaines villes à faire ressortir les pures formes de ces derniers, l'Apocalypse avec ses rhythmes, ses nombres sacrés rend plus complète la cité des écritures.

V

En guise d'épilogue M. Renan a ajouté un chapitre sur la fortune du livre, et trois autres sur les événements qui terminèrent la révolte de Judée. Nous les analyserons brièvement à titre de conclusion.

Dans le chapitre qui traite de la fortune du livre de l'Apocalypse, son historien s'attache à montrer que la tradition de la signification du symbole de la Bête se conserva assez longtemps, avec des intermittences toutefois. Ce n'est que dans le XIIe siècle, avec Joachim de Flore, que nous entrons dans l'océan des imaginations sans limites. L'auteur ne nous dresse pas la liste des noms divers qui ont été donnés depuis à l'Antechrist, appelé tour à tour Luther par les catholiques, le pape par les protestants, Mahomet par les catholiques et les protestants, Napoléon avec Hengstenberg et son école. On prétend même que des unitaires anglais se font fort de découvrir dans le chiffre 666 la doctrine orthodoxe de la Trinité, soit les deux mots grecs *trias en*. Si, malgré tout, l'esprit humain ne se décourage pas de lire ce livre, c'est que le mystère l'attire comme